QUAND VILLE ET MONTAGNE FONT CAUSE COMMUNE

Henri Rougier

Professeur émérite des universités Président de « Géoterrain » (Chamoson)

Ce travail est le fruit de plusieurs collaborations. Merci à ceux qui ont répondu à l'appel et envoyé des textes. La liste des contributeurs se trouve au début de la troisième partie.

1. Pourquoi ce thème?

L'idée de cet article procède de plusieurs éléments : un livre, paru en Allemagne, établit, pour la Suisse, une nomenclature des villes ou bourgades qui affichent un lien étroit avec leur « Hausberg ». Ce mot est souvent traduit par « montagne emblématique ». En réalité, il conviendrait de dire plutôt « montagne domestique », cela affirmant mieux une appartenance à ce binôme, finalement si fréquent. Ce livre présente, dans ce contexte de rapports, des exemples universellement connus, mais surtout d'autres cas, au mieux insoupçonnés, au pire totalement ignorés, même des citoyens de la Confédération.

À partir de là, on mesure que le thème, dans son acception géographique, est bien plus vaste qu'on imagine. Un autre élément provient de l'expérience de mes propres voyages dans quelques parties de notre monde : bien des lieux visités sont marqués par des reliefs que les habitants vénèrent, tels un patrimoine à bien protéger. En Géographe, fidèle à ma conviction que rien ne remplace le « terrain » et le contact direct avec les hommes, j'ai, bien sûr, vu, observé, décrypté, mais surtout écouté. J'ai recueilli ainsi une foule de témoignages de personnes qui ne me connaissaient pas, tout comme je ne savais rien sur elles. Mais toutes évoquaient « ma » ou « notre » montagne. Un souvenir parmi d'autres : sur une esplanade devant le « Castell del Ovo » à Naples, un monsieur qui engagea la conversation - comme savent si bien le faire les Italiens - ne cessa de me parler, non de sa ville, mais du Vésuve, « sa » montagne. Rien au monde ne semblait pour lui plus important que le volcan, aujourd'hui paisible, mais qui ne l'a pas toujours été.

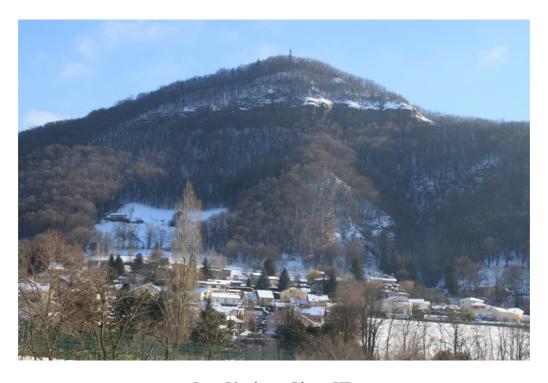
La « montagne » peut souvent se transformer en simple colline, voire une butte. On pense à Sion-Vaudémont et la « *colline inspirée* » de Maurice Barrès. Ce qui importe, c'est le volume qui surgit au-dessus d'un environnement plat au pied du relief, une troisième dimension donc, celle de l'hypsométrie.

Tous ces témoignages rassemblés au fil des années m'ont amené à réfléchir sur mon propre cas ; on voudra bien me pardonner ici de m'exprimer sur moi-même.



Le Mont-Blanc. Photo HR

Ma vie actuelle se partage entre deux résidences. Depuis plus d'un quart de siècle, j'ai élu domicile à Chamonix, pardon : à « *Chamonix-Mont-Blanc* », dénomination officielle de la ville dès 1926. Alors, je pourrais considérer que le Toit de l'Europe est « *ma* » montagne. Je n'éprouve pas ce sentiment-là, au risque d'en décevoir certains. Depuis 1975, je possède un appartement à Voiron (Isère), petite ville sans cachet particulier, mais fière de s'associer à la colline qui la domine, la « Vouise », portant une statue de la Sainte-Vierge, dénommée Notre-Dame-de-Vouise.



La « Vouise ». Photo HR

Culminant à 760 mètres seulement, taillée dans la molasse miocène résistante, rappelant un peu le faciès Nagelfluh, possédant de tout côté des versants raides, cette colline est bien pour les locaux leur « *Hausberg* ». Est-ce pour moi pour autant « ma » montagne ? Non. Cela signifie qu'entre le binôme ville-montagne et le rapport habitant de la ville montagne référente, existe bel et bien un fossé. Les sentiments transcendent parfois les réalités géographiques.

Où est « ma » montagne ou, plus exactement, où sont « mes » montagnes ?

Je suis né, au cœur du pays de Marcel Pagnol, dans les Bouches-du-Rhône, entre Bassan et Garlaban. Ces noms de sommets ne vous disent certainement rien. Alors précisons : Bassan (814 m au point culminant) est la terminaison occidentale du massif de la Sainte-Baume. Vu de l'extérieur, c'est une succession de parois verticales taillées dans les calcaires jurassiques, dominant l'ample dépression ouverte dans les poudingues oligocènes (étage Rupélien), où s'écoule paisiblement le petit fleuve côtier de l'Huveaune. Garlaban (710 m au sommet), est l'extrémité orientale du massif d'Allauch ; dans le détail, c'est un pli en « blague à tabac » comme nous l'explique J. Nicod dans sa thèse sur la Basse-Provence calcaire. Né à Aubagne, Marcel Pagnol évoque ainsi Garlaban : « Garlaban, ce n'est pas une montagne, ce n'est plus une colline. C'est Garlaban! », traduction : un relief unique en son genre, ne souffrant aucune comparaison.

Même si je les ai quittées depuis longtemps, Bassan et Garlaban demeurent encore « *mes* » montagnes natales. Cependant « *ma vraie montagne* » est ailleurs, bien loin de la Provence, et je n'habite même pas dans la localité qui est à son pied. Ceux qui me connaissent savent qu'il s'agit du Cervin en liaison avec l'emblématique Zermatt.

Depuis le 2 août 1956, quand j'ai vu la pyramide pour la première fois, et fort de plusieurs livres ou articles consacrés à ce binôme magique, le Matterhorn (« ds Horu » en dialecte) est gravé dans mon cœur et toujours présent dans mon esprit. Ce couple exemplaire paraît comme un diamant : éternel. Zermatt compte environ 6 000 habitants permanents ; on ne peut pas dire que ce soit une ville et ce n'est pas non plus un village, le mot de bourgade peut nous rendre service. Nous sommes face à un cas unique, image la plus achevée et réussie de l'aménagement territorial en milieu montagnard.

Afin de varier les exemples, j'ai sollicité des amis en leur demandant de contribuer à cet article. On trouvera de la sorte un éventail varié de sites, mais aussi de sensations exprimées. Cela est d'autant plus intéressant que tous les contributeurs ne sont pas géographes.

À une première partie, théorique, suivra un petit tour du monde, qui va nous emmener même fort loin.

2. Signification d'un binôme inattendu

Une ville, un village, un hameau, sur une carte, c'est un point désignant un endroit. Si cet endroit se singularise par un caractère spécifique, il devient un lieu. Tout lieu peut être rattaché à un « marqueur » emblématique : référence historique, personnage célèbre, activité originale. Ainsi se crée une liaison, voire presque une osmose. C'est Altdorf et Guillaume Tell, Neuruppin et Theodor Fontane, Nietzsche et Sils-Maria, Ornans et Gustave Courbet, Besançon et Victor Hugo ou encore le Général De Gaulle et Colombey-les-Deux-Eglises. Dans une autre optique, on peut associer Capdenac, Olten ou Culmont-Chalindrey aux carrefours ferroviaires qu'ils sont, Satolas à l'aéroport Saint-Exupéry, Gien à sa faïencerie, Radeberg à sa brasserie, voire Bellelay à sa Tête-de-Moine. Tout ceci nous rappelle qu'il n'y a pas que les reliefs qui s'apparentent à des villes ou villages.

Une montagne, sur une carte, se traduit par son nom et l'altitude du point culminant. La célébrité vient de l'altitude ou d'une spécificité : des volcans comme le Mont Fuji ou l'Etna, des « toits » du monde (l'Everest) ou de l'Europe (Le Mont-Blanc). Cependant, à propos de « toits », chacun en fait un peu ce qu'il veut : voici une vingtaine d'années, mon collègue Iso Camartin, professeur à l'université de Zurich, où il enseigne la littérature, a publié son livre « Sils-Maria ou le toit de l'Europe ». Sur le moment, j'ai réagi et m'apprêtais à lui écrire qu'il « faisait fort » et que le « toit de l'Europe » était seulement le Mont-Blanc, dont - écrit Raoul Blanchard - « le sommet ressemble à l'échine d'un lourd cétacé ». Et puis, j'ai lu le livre avant d'écrire à Iso et j'ai compris la signification qu'il donnait aux mots qui m'avaient un peu arrêté. Notre « toit de l'Europe », à tout-un-chacun, c'est un point fort, une image, un symbole en nous, allez ! disons une Thébaïde ou un Eldorado. Pour Iso, c'est la Haute-Engadine, ses lacs, le massif de la Bernina, Nietzsche et Segantini. Quand on connaît ce berceau où naît l'Inn, où, affirme Nietzsche, « le Nord rencontre le Sud », on approuve volontiers. Sur place, il y a tout ce qui peut satisfaire le Géographe,

Chacun cherchera son « toit de l'Europe » et en trouvera un à son goût.

On ajoute montagne et ville (ou village) dans une équation simpliste et on obtient une synergie, une sorte de mariage dont les deux composantes sont inséparables. C'est Le Cap et la Montagne de la Table, Saint-Ignace et La Rhune, Saint-Michel Mont-Mercure, Schwyz et les Mythen, Coire et Calanda. Bien souvent, le relief n'est pas très élevé, moins imposant, mais il se remarque tout autant que ses congénères. En Flandre franco-belge, les « monts » (quelle exagération sémantique!), tel le Mont-Cassel, interrompent la monotonie lancinante de la morne plaine avec - comme le chante Jacques Brel - « la Mer du Nord pour dernier terrain vague et les cathédrales pour uniques montagnes ».

Mentionnons toutefois que de nombreuses villes n'ont pas de montagne ou de colline pour être identifiées - Berlin par exemple - mais elles possèdent bien d'autres éléments pour devenir célèbres : Chartres et sa cathédrale, Versailles et son château ou Paris et sa Tour Eiffel, Potsdam et Sans Souci.

« C'est la montagne qui assigne à la ville son identité. Aix, c'est la Sainte-Victoire », (à Aix, on supprime le « la »). Ainsi s'exprime Raymond Jean dans un de ses livres. Il ne fait pas dans la nuance, l'affirmation apparaissant même un peu péremptoire. Les mots sont forts, le jugement sans appel. Le Géographe que je suis, ayant fait ses études universitaires à Aix-en-Provence, connaissant bien les lieux, serait enclin à donner raison au romancier. Existe malgré tout un bémol : dans le cas d'Aix, l'image emblématique peut également être le Cours Mirabeau, un personnage célèbre, Paul Cézanne. Sainte-Victoire, « ce temple orgueilleux qui domine le paysage aixois » (J. Nicod) ne fait pas tout. Certes, par sa configuration, elle se singularise bien dans l'environnement géographique. Par la tectogenèse qui l'a fait naître, elle a suscité nombre d'interrogations chez les spécialistes, géologues et géomorphologues, avant qu'on ne parvienne à un accord entre eux.



La Sainte-Victoire. Photo HR

Le célébrissime Cervin, ce « pain de sucre qui à la tête de travers » (Edward Whymper) est bien plus qu'une simple pyramide : en vérité un « karling » comme je l'ai démontré dans un texte paru dans « Landscapes and Landforms in Switzerland ». Cela étant, il demeurera pour l'éternité « pur, seul et solitaire » comme l'a écrit G. Rébuffat dans « Cervin, cime exemplaire ».

Tout relief, exactement comme la localité qu'il domine, possède une histoire, mais la temporalité n'est pas la même : le Cervin, c'est la collision de deux plaques tectoniques (Europe et Afrique) voici, en gros 30 millions d'années ; Zermatt, c'est un pauvre village walser fondé au XIIIe siècle en haut d'une « vallée perdue », devenu depuis une station touristique de renommée mondiale.



La vallée de Zermatt et le Cervin. Photo HR

Très souvent, car un voyage se prépare et possède des buts affirmés, quand on arrive en ces lieux sur lesquels on s'est renseigné, on cherche avant tout « la » montagne, comme si, finalement, il n'y avait qu'elle. On se questionne aussitôt : à Zürich, où est le Uetliberg ? à Saint-Imier, le Mont-Crosin ? à Crolles, la « Dent » ? À Rome, on veut grimper sur les Sept-Collines, à Prague monter sur la Montagne-Blanche, pourtant moins imposante que le Hradčany, la plus grande citadelle de la planète. On pourrait multiplier les exemples, ce que nous ne ferons pas. Un article n'est pas un livre.

On s'en rend bien compte : le rapport entre une ville (village ou hameau) et un relief est avant tout géographique, mais pas que... Une image de marque, souvent mentale, voire sentimentale, surgit immédiatement, surtout si le relief se double d'un édifice : Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, au faîte d'une colline de 144 mètres d'altitude, l'Acropole à Athènes, le Sphinx au Jungfraujoch.

La montagne est là, immuable autant que changeante, avec ses « codes » annonciateurs : souvent, elle est un indicateur météorologique. « Santo Vitori a lou capeu ; pren ta bisaco e va-ten leu! » (Sainte-Victoire a le chapeau (de nuages), prends ta besace et va-t-en vite »). Signe de pluie à venir, signe de beau temps qui revient : la montagne nous sert, nous aide, nous fait prévoir un avenir proche. On pourrait presque croire qu'elle est à notre service, cela se vérifiant en certains cas.

Ville et montagne vont bien ensemble ; les habitants vivent finalement avec les deux.

Voici venu le moment de présenter des exemples, aussi variés que possible, provenant de lieux proches et aussi d'un autre aux antipodes.

3. Un petit tour du monde

Ce ne fut pas facile de mettre les dix cas étudiés dans un ordre. Nous avons opté pour la règle classique de mettre en premier les contributions des dames, ensuite celles des messieurs. Aller de la Nouvelle-Zélande à Montréal, revenir au Canigou à la suite des terrils du Nord, passer du Devon aux Préalpes, quelle gymnastique! En définitive, l'ordre sera forcément le désordre.

Présentation des contributeurs

- Elisabeth Barbaud (EB) elisabeth.barbaud@orange.fr
- Brigitte Coque-Delhuille (BCD) <u>hrbc.mcda@orange.fr</u>
- Agnès Prudhomme (AP) prudhomme.agnes@orange.fr
- Nadine Schamp (NS) nadine.schamp@wanadoo.fr
- Gérard Benso (GB) gerard.benso@orange.fr
- Michel Fourcade (MF) fourcadeam@wanadoo.fr
- Daniel Masotti (DM) <u>meteo-assist@bluewin.ch</u>
- Robert Moutard (RM) <u>robert-moutard@orange.fr</u>
- André-Louis Sanguin (ALS) al.sanguin@orange.fr

- Michel Sannajust (MS) <u>carabus83@orange.fr</u>
- Henri Rougier (HR) <u>henri.rougier@orange.fr</u>

Les photographies sont indexées selon les initiales de leurs auteurs.

Elisabeth Barbaud a la chance d'être allée jusqu'aux antipodes et nous fait profiter de son déplacement en Nouvelle-Zélande. Elle nous gratifie de la description d'un site très peu connu et de ce qui l'a marquée, dans un pays où les Alpins pensent aux grands glaciers locaux, qui ont même la chance d'avancer. Ces points communs avec notre cher massif, au cœur de l'ancien monde, nous renvoie au fascicule publié voici une vingtaine d'années par notre collègue bernois Roland Jeanneret, intitulé « Alpes d'Europe et de Nouvelle-Zélande, étude comparée ». En route maintenant - ou plus exactement en vol - vers ce qui est pour nous un peu un bout du monde, où nous retrouvons Elisabeth Barbaud au pied du Mount Maunganui. Voici son récit.

Je me suis rendue sur place en 2002 pour célébrer le mariage de ma filleule. Le Mount Maunganui est un faubourg de la ville de Tauranga, située sur une péninsule. En vérité, le Géographe reconnaît aussitôt un tombolo. La montagne, culminant à 272 mètres est un volcan en sommeil, mais il a surtout une signification culturelle pour les Maoris locaux. L'attrait paysager fait que Tauranga, à 2 heures 30 de voiture d'Auckland, est devenu une des villes côtières les plus populaires de l'Ile-du-Nord de l'archipel néo-zélandais. Cela n'a pas manqué de faire grimper les prix de l'immobilier. L'aménagement du site consiste en un sentier en boucle de 5,8 km, offrant de spectaculaires vues panoramiques. En été, les températures oscillent entre 22 et 26°C, alors les touristes profitent bien des plages publiques durant leurs vacances. Pour les Européens, dommage que ce soit si loin!



Tauranga et sa plage. Photo EB

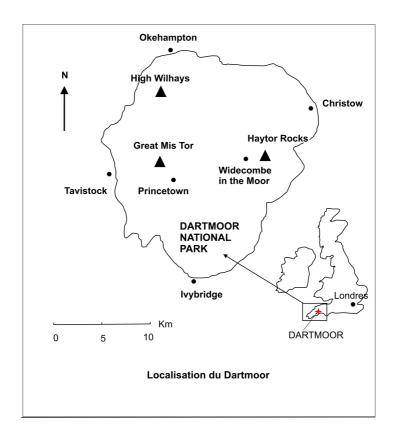


Le Mount Maunganui. Photo EB

De Nouvelle-Zélande, reprenons l'avion et allons jusqu'aux Iles britanniques. Nous y sommes attendus par *Brigitte Coque-Delhuille* qui va nous faire apprécier, dans le Sud-Ouest de l'Angleterre, un petit secteur de son terrain de thèse de Doctorat d'Etat en géomorphologie : le Dartmoor (*Dartmoor National Park*). Grand espace en superficie (954 km²), il l'est aussi et surtout par son intérêt, tant par la géologie que par son patrimoine géomorphologique et archéologique. Perdu au fond d'une immensité qu'on ne pensait pas rencontrer dans ce Sud-Ouest anglais (comtés du Devon et de Cornwall), notre guide nous propose un arrêt dans un petit village, Widecombe in the Moor, qui s'identifie grâce à sa montagne, les « tors » qui le dominent.

Les tors du Dartmoor et Widecombe in the moor

Situé dans le Sud-Ouest de l'Angleterre, le massif granitique du Dartmoor (621 m aux High Willhays) est célèbre pour ses formes originales, appelées **tors**, faisant penser à des « empilements de blocs », dominant une surface couverte de lande (« moor ») avec des tourbières couvertures héritées, des tourbières fonctionnelles et quelques plantations récentes de conifères (*Picea sitchensis*). Il est devenu un parc naturel national (Dartmoor National Park) en 1951.



Le massif ancien du Sud-Ouest anglais (ou de Devon-Cornwall) se rattache presque entièrement à *l'orogenèse hercynienne*. Cette péninsule est constituée par un large synclinorium ouest-est de sédiments dévoniens et carbonifères épimétamorphisés (ardoises, schistes, calcaires cristallins, grès...) recoupé par plusieurs corps granitiques de mise en place post-cinématique tardi-hercynienne. Le Dartmoor est le plus grand, le plus haut et le plus oriental de ces plutons granitiques (B. Coque-Delhuille, 1987).

L'expression topographique en est la prééminence de plateaux, les bas plateaux entre 150 et 250 m d'altitude qui tronquent les sédiments épimétamorphisés et constituent la surface d'aplanissement fondamentale de Devon-Cornwall. Elle se traduit dans le paysage par un bocage à grandes mailles et quelques secteurs de prés-bois.

Seuls les massifs granitiques dominent cette basse surface en raison de leur résistance plus grande à l'érosion. Les escarpements bordiers peuvent atteindre 300 à 400 m de dénivelé au Nord-Ouest et au Nord du Dartmoor et résultent d'une érosion différentielle. Quant au plateau sommital du Dartmoor, il dérive de la surface post-hercynienne, considérablement dégradée. C'est un paysage de montagne de moyenne altitude qui s'impose, avec la lande et les tors si caractéristiques.

Les tors du Dartmoor

Le terme de **tor**, d'origine cornique (le Cornique est la langue celtique parlée dans le comté de Cornouailles, « *tòrr* »), désignait initialement une colline rocheuse ou un tas de pierres. Au sens géomorphologique, un tor se définit comme un « *volume rocheux résiduel, enraciné, d'échelle décamétrique ou hectométrique, constitué par un empilement géométrique de blocs aux arêtes émoussées, et provenant principalement du dégagement partiel des produits meubles d'une crypto-décomposition différentielle... Ils sont bien ancrés à leur base et dominent de toutes parts les environs » (A. Godard, 1966).*

La photo de Great Mis Tor, dans le Dartmoor occidental, illustre un tor typique. On y voit des blocs empilés *in situ*, séparés par les diaclases verticales et horizontales du granite. Un bloc en équilibre précaire apparaît sur la gauche (pierre branlante) tandis que tout à droite, les blocs supérieurs présentent un « pseudo-bedding » ou « pseudo-litage » avec une fluidalité évoquant l'écoulement magmatique à proximité du toit du batholithe (High Willhays). Enfin, au pied du tor principal et du tor secondaire s'observent des blocs provenant de ceux-ci, partiellement végétalisés et pris dans une matrice d'arène granitique. Leur mise en place s'est faite au cours des périodes froides du Quaternaire sous la forme de coulées de gélifluxion.

Plus de 150 tors sont répertoriés dans le Dartmoor. Ils ont été magnifiquement photographiés et décrits par Josephine M. Collingwood (2018, 2è éd.).



Great Mis Tor. Photo BC

Leurs formes dépendent du réseau de diaclases et de l'espacement de ces dernières. L'optimum serait autour de 1 m, au-dessous le granite est totalement altéré, et avec des espacements de 5 à 10 m, on a des formes très massives, tel Blackingston tor.

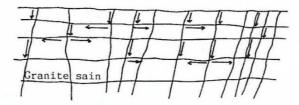
Haytor Rocks est un cas particulier. Bien qu'appelé tor, sa très grande taille, atteignant 30 m de hauteur, et son extrême massiveté en font un véritable relief d'érosion différentielle (B. Coque-Delhuille, 1987).

Comment se forment les tors ?

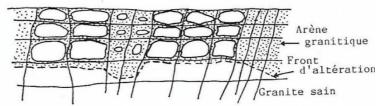
Le schéma de la genèse des tors (ci-dessous) montre qu'il faut que la partie supérieure d'un granite soit altérée, par la circulation de l'eau le long des joints (diaclases verticales et horizontales). Par hydrolyse, l'altération des roches opère, créant ici des manteaux d'arènes granitiques. Les cœurs rocheux moins diaclasés restent sains. Et, lors des phases froides et humides du Quaternaire, des coulées de blocs se sont formées par gélifluxion étalant les blocs tombés sur les versants en contrebas du tor, suite à la gélifraction et au rôle de la pesanteur.

Sur le plan chronologique, 3 générations de tors se distinguent :

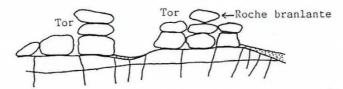
- les reliefs de résistance résiduels et les grands tors sommitaux associés à la haute surface d'érosion du Dartmoor. Leur dégagement remonte au Tertiaire, puis ils furent exagérés à leur base lors des phases de dynamiques périglaciaires du Quaternaire ;
- les tors situés sur les hauts de versants en bordure du massif. Ils furent dégagés à partir du début de l'inscription du réseau hydrographique dès le Quaternaire ancien ;
- enfin, les tors de versants et de replats, apparus au cours du creusement quaternaire des vallées.



1 - L'eau pénètre le long des diaclases et altère la roche



2 - Formation d'un manteau d'arène granitique dans lequel subsistent des boules de roche saine



3 - Phase d'exhumation des noyaux rocheux résiduels

SCHEMA DE LA GENESE DES TORS

Le climat du Dartmoor accentue le caractère, certes grandiose, mais quelque peu austère du massif. Son climat océanique s'accompagne de précipitations copieuses sur l'année, notamment sur le flanc ouest et les sommets du Nord-Ouest qui subissent de plein fouet les masses d'air humide venant de l'Atlantique. Un net effet orographique s'y ajoute, générant un fort contraste entre l'Ouest et l'Est du Dartmoor. Ainsi, les précipitations annuelles atteignent 2280 mm sur les hauteurs du Nord-Ouest et seulement 1200 mm à l'Est. Sur les bas versants du Nord-Est, comme à Christow au-dessus de la Teign river, elles descendent entre 700 et 800mm. Les mois les plus humides s'étalent d'octobre à mars. À Princetown, situé à 435m dans la lande, les précipitations neigeuses durent 22 jours en moyenne et les pluies s'étalent sur 214 jours. Il s'y ajoute la fréquence des brouillards, avec 76 jours par an, ainsi que celle des vents d'ouest. Les meilleurs mois de l'année pour visiter le Dartmoor National Park vont d'avril à septembre.

Avec ses paysages de landes dominées de tors, ses brumes et brouillards, le Dartmoor peut présenter dans l'imaginaire un côté inquiétant voire fantomatique. C'est le lieu choisi par Sir Arthur Conan Doyle pour l'un de ses romans policiers, « Le Chien des Baskerville », qui met en scène le célèbre détective Sherlock Holmes (1902).

Ces sommets furent colonisés très tôt, principalement à l'Age de Bronze, dès 23 000 BC, soit 25 000 ans BP. De nombreux vestiges archéologiques en témoignent sur la lande : cercles de pierres à gros blocs, menhirs, cairns (amas anthropiques de pierres pour identifier ou repérer un lieu), bases de huttes en pierre, de forme circulaire... Toutes ces constructions ont utilisé le granite du Dartmoor.



Widecombe in the moor, sous la neige (cliché Paul Glendell, Alamy Photo)

Aujourd'hui, le Dartmoor est très peu peuplé, à l'exception de Princetown, bourg de 1500 habitants. Son développement s'est fait au début du 19^{ème} siècle, avec la construction d'une prison au milieu de la lande, pour y mettre les nombreux prisonniers français des guerres napoléoniennes. Les petites villes et les villages sont situés au pied du Dartmoor, tels Tavistock, Okehampton, Buckfastleigh, Ivybridge...

Le village de Widecombe in the moor fait exception, niché au fond de la vallée de la East Webburn river.

Quand on traverse le Dartmoor depuis Christow et la vallée de la Teign river, au niveau de Bovey-Tracey, on quitte rapidement le paysage de bocage pour s'élever vers la lande et le relief de Haytor Rocks à 457 m. Puis, l'on descend vers Widecombe in the moor (330 m), par une petite route à une voie bordée des deux côtés de hautes haies, où seuls des petits « passing

places » permettent de se croiser. On y retrouve le bocage et au fond de la vallée le plus typique des villages du Dartmoor. Puis, on s'élève à nouveau vers les sommets avec ses tors et sa lande, jusqu'à Two Bridges au centre du Dartmoor.

La photo du village sous la neige illustre parfaitement son site de fond de vallée et au milieu du bocage. Elle est prise depuis un tor et sur le versant opposé, la lande et de petits tors granitiques apparaissent à nouveau. La neige souligne les grandes pâtures destinées aux bovins pour le lait et ses produits dérivés, dont la célèbre « clotted cream », sorte de crème double de nos alpages.

Widecombe in the moor possède l'une des plus célèbres églises du Dartmoor. Bien visible sur la photo, l'église de Saint Pancras possède un clocher en granite, grande tour de section carrée atteignant 35 m de hauteur, d'où son surnom de « cathédrale de la lande ». Elle fut construite vers 1500, avec l'aide financière des exploitants d'étain.

La « maison de l'église », de la même époque, appartient au Dartmoor National Trust et est utilisée à présent comme centre d'information, mais également comme salle villageoise, pour diverses manifestations et expositions. Chaque année se déroule, en septembre, la célèbre fête du village connue sous le nom de « Widecombe Fair ». Elle attire une foule considérable.

La vie de ce village du Devon, où l'électricité n'a été installée qu'en 1962, est aussi inséparable de son auberge (« inn ») et de ses pubs.

Il existe une parfaite symbiose de ce village de Widecombe in the Moor avec le haut Dartmoor. Du village se voient les sommets des versants couronnés de tors et couverts de lande. Par ailleurs, il participe largement au succès touristique de la nature sauvage du Dartmoor. En 2010, le village et ses environs ont servi de décor pour plusieurs scènes du film « Cheval de guerre » (War horse, 2011) de Steven Spielberg considérant comme un cadeau « such an abundance of natural beauty ».

Références bibliographiques

COLLINGWOOD J.M., 2018 – *Dartmoor Tors. Compendium*. Tavicinity Publishing, Okehampton, 2^{ème} Ed. (1^{ère} Ed.; 2017), 336 p.

COQUE-DELHUILLE B., 1987 – Le massif du Sud-Ouest anglais et sa bordure sédimentaire. Etude géomorphologique. Editec, Caen, 1040 p.

GODARD A., 1966 – Les « tors » et le problème de leur origine, Rev. Géogr. Est, p. 153-170.

Traversons la Manche : nous voici en peu de temps rendus dans cette région de France au nom si mal choisi, les « *Hauts-de-France* », pourtant symbole bien caractéristique du « plat pays ». *Agnès Prudhomme* nous fait grimper sur des collines artificielles, mais aux pentes raides: les terrils et crassiers du bassin minier. Ces cônes majestueux sont d'authentiques reliefs postiches évoquant l'ambiance charbonnière qui fit la prospérité de tant de communes au cœur des « *Monts-de-Flandre* », belle exagération sémantique, car il s'agit de collines. Dira-t-on encore que l'exagération, c'est les Méridionaux ?

Toutes les montagnes ne sont pas « naturelles ». Dans les villes qui ont subi des destructions catastrophiques pour cause de guerres, les décombres ont été accumulés, constituant ainsi des monticules de belle ampleur, comme le « Trümmerberge » à Berlin.

Dans d'autres cas, en particulier dans les bassins miniers, il a fallu amasser les morts-terrains, d'où les cônes, imposants parfois, des « terrils » et des « crassiers ».

Tout autour de Saint-Etienne, c'est une sorte de couronne qui rappelle le passé minier. Plus spectaculaire est le paysage du bassin minier du Nord/Pas-de-Calais, où terrils et chevalements remémorent l'époque où le charbon était le « pain de l'industrie » et où un paysage spécifique avait été créé en rapport avec l'exploitation du charbon :

« Le Nord, c'étaient les corons, La mer, c'était l'horizon, Les hommes, les mineurs de fond »...

... chante Pierre Bachelet. De tout cette période, demeurent les cônes noirs des terrils, « montagnes » du charbon, ou les « crassier » pour ce qui n'est pas du charbon, mais les mortsterrains.

Les habitants de la région vivent encore dans le souvenir de cette époque, de l'ambiance créée par l'exploitation minière et par les hommes valeureux, ces mineurs de fond qui connurent une vie difficile et, malheureusement, payèrent de leur vie les imprévisibles coups-de-grisou. Aussi, ces cônes aujourd'hui recouverts par un peu de végétation, parfois exploités pour obtenir du « tout-venant », représentent un élément d'un riche patrimoine naturel et culturel. C'est le reflet de siècles de la révolution industrielle; les terrils sont la marque la plus visible d'un passé révolu

Suivons Agnès Prudhomme

Loos-en-Gohelle et ses terrils jumeaux (62)

Loos-en-Gohelle ... Cette ville évoque bien peu de choses pour beaucoup d'entre nous.

N'allez pas chercher des sommités enneigées. Ici tout est sombre et pourtant ces « monts noirs » sont les plus hauts d'Europe : 186 et 150 m.

Mais de quoi s'agit-il donc ?... De terrils (ici, on dit terri).

De 1855 à 1986, les mineurs ont extrait ici des millions de tonnes de charbon.

Les roches extraites (mur gréseux ou toit schisteux) pas suffisamment riches en charbon étaient mises de côté et formèrent ces reliefs coniques.

Emblématiques du passé minier de la France, ces terrils (comme d'autres) font aujourd'hui partie du Patrimoine Mondial de l'Unesco.



Vue sur le bassin minier du haut du terril 74 a



Le deuxième jumeau, le terril 74



Le cône parfait du terril 74

Photos AP

Revenons à d'autres montagnes à proximité de villes, villages ou stations touristiques. Partons dans les Vosges, toujours en compagnie d'Agnès Prudhomme, qui a un certain amour du Hohneck, sommet emblématique de la « ligne bleue », près de Metzeral.

Metzeral et le Hohneck (68)

Hohneck, à lui seul, ce nom évoque le livre de Jacques Dieterlen et les terribles conditions de l'hiver 1944. Dominant le col de la Schlucht et la vallée de Munster, ce troisième sommet des Vosges pour l'altitude est un point stratégique. Isolés par la neige, les tirailleurs tunisiens qui occupaient la position, après de nombreuses pertes, doivent se rendre. La Wehrmacht tient la place jusqu'en février 1945.

Les hivers y sont très rigoureux, même si l'altitude reste modeste : 1363 m. Et pourtant, les conditions hivernales peuvent y être celles d'un sommet de 2 000 ou 3 000 m.

Le massif du Hohneck est constitué de granites hercyniens. Son allure débonnaire de grosse colline est due à l'abrasion glaciaire quaternaire. Le versant alsacien (Est) correspond à la bordure surélevée du fossé rhénan. Son versant ouest (lorrain) est beaucoup plus doux.

Aujourd'hui, desservi par la route des Crêtes et avec la station de ski de la Bresse-Hohneck, à son pied, le Hohneck est devenu un lieu très prisé des touristes.



Au sommet du Hohneck. Photo AP

Le Hohneck nous rapproche du premier contact avec les Alpes. *Nadine Schamp*, une « nordiste », habite la proche banlieue de Grenoble et contemple chaque jour depuis sa fenêtre le Moucherotte, élément de l'escarpe orientale du massif du Vercors. Avec elle, nous allons visiter le village attaché par son nom officiel à cette montagne qui gagne tant à être connue, au point de réaliser combien elle est un haut-lieu. C'est la montagne qui a fait Grenoble, a-t-on justement prétendu. Au-dessus de la confluence du Drac et de l'Isère, qui n'est qu'à 214 mètres d'altitude, la montagne n'a pas besoin d'être très élevée pour s'imposer

La capitale du Dauphiné est réputée être la ville « *la plus plate de France* ». Le pont Marius-Gontard, sur l'Isère au pied de la colline de la Bastille n'est qu'à 214 mètres d'altitude, la plaine alluviale construite par le Drac et l'Isère est particulièrement vaste et rigoureusement horizontale. Pourtant, c'est la montagne qui a fait Grenoble ; sans elle, à des titres divers, la

métropole d'aujourd'hui ne serait rien, ou très peu. On dit même qu'à Grenoble, « il n'y a pas une rue d'où on ne voit une montagne ». C'est un peu excessif ; nous avons démontré l'inexactitude du propos.

Grenoble et la montagne, une vieille histoire d'amour, donc. Quelle montagne choisir, dans un bel embarras du choix, pour symboliser ce rapport étroit ? Chartreuse, Belledonne ou Vercors ?

Laissons-nous conduire par Nadine Schamp et prenons avec elle la route du Vercors.

Saint-Nizier-du-Moucherotte

Nous voici, à 20 kilomètres de la ville et de sa plaine à Saint-Nizier-du-Moucherotte. Il existe sans aucun doute d'autres « Saint-Nizier » ; un autre « Moucherotte » sans doute pas. Cela étant, le mot important est « DU ». Sentiment d'appartenance, d'union : le village et sa montagne sont inséparables. A 1100 mètres d'altitude, la commune de Saint-Nizier-du-Moucherotte, du nom du sommet qui la domine, compte environ 1000 habitants, les « Saint-Nizards ». En apparence, c'est un village plutôt discret, alors qu'il est riche par son histoire. Mais, comme en maints autres endroits, on y passe souvent sans s'arrêter, car c'est la route menant aux champs de ski de Lans-en-Vercors, Villard-de-Lans et Corrençon. « Sa » montagne, à Saint-Nizier, s'élève à 1901 mètres. Forteresse dominant Grenoble, le Moucherotte est taillé dans les calcaires à faciès urgonien. Il fait partie de la face externe du Vercors sur le Sillon Alpin. Plus connues encore que la montagne elle-même, les Trois Pucelles sont de magnifiques aiguilles se dressant fièrement. Raoul Blanchard et son goût pour les termes militaires les a affublées du nom de « sentinelles », mais les habitants du village les appelèrent souvent les « Dents de Gargantua ». Saint-Nizier n'a jamais été une grande station touristique, mais un hôtel de luxe, « L'Ermitage », accroché au bord de la paroi, en a assuré une réputation bien méritée, grâce à sa position de nid-d'aigle. Construit en 1959, il accueillit de nombreuses célébrités. On y accédait par un téléphérique qui fonctionna jusqu'en 1975, avant d'être démonté en 2001. Cet hôtel haut de gamme servit de décor au film de Roger Vadim « La bride sur le cou » en 1961, avec Brigitte Bardot et Mireille Darc.

Aujourd'hui, un radar hydrométéorologique a remplacé l'hôtel : autre époque, autre usage.

Les amateurs de chemins-de-fer se souviennent du tramway qui circula entre 1911 er 1949. Pendant près de 40 ans, cette ligne relia Grenoble au plateau du Vercors; grâce à elle, les exploitants agricoles pouvaient livrer une partie de leur production dans la vallée, et, dans l'autre sens, remonter les produits qui leur manquaient. Le 1^{er} avril 1949, la ligne est définitivement fermée et la desserte désormais assurée par les autocars.

Saint-Nizier et le Vercors sont également symboliques de la Résistance : le 13 juin 1944, 250 maquisards tiennent tête aux assauts des Allemands, mais le 15, Saint-Nizier tombe. La nécropole de la Résistance se trouve sur le même lieu des combats tenus entre les 13 et 15 juin ; elle conserve la mémoire de 98 résistants.

1968 apporte à Saint-Nizier un autre motif de réputation : à l'occasion des Jeux Olympiques d'hiver, on construit un tremplin de saut de 90 mètres dans un site grandiose au pied des Trois Pucelles. L'emplacement se prêta merveilleusement à cette épreuve spectaculaire de Jeux : les skieurs donnaient l'impression de voler vers Grenoble. Ce temps des JO correspondit pour Saint-Nizier à un moment de gloire, amplement mérité.

De nos jours, Saint-Nizier propose des activités sportives, dont une principale est l'ascension du Moucherotte. Si près de la grande ville, la montagne emblématique demeure un but de détente et continue de contribuer à la vie du village, où, suite à l'effort de la montée au sommet, on trouve le réconfort bienvenu.



L'abbé Guétal et Ernest Hareux sur le chemin du petit séminaire du Rondeau. On distingue le Moucherotte et, à droite, les Trois Pucelles Peinture d'Ernest Victor Hareux 1892.

Des Préalpes septentrionales, gagnons la Corse, où, en Balagne, *Gérard Benso* - enfant du pays - nous présente « ses » montagnes sous un aspect auquel on ne s'attend pas.

Quand la montagne permet de résoudre un problème politique local

À la suite de la précédente escapade au-dessus de la ville la plus plate de France, survolons un moment la Méditerranée, afin de gagner la Corse. Grâce à Gérard Benso, nous voici en Balagne, une des plus belles régions de cette île dénommée anciennement « Kalliste », la « très belle ». La « montagne dans la mer » (F. Ratzel) prend un aspect époustouflant : surgissant brutalement au-dessus des villages dont elle est l'image de marque, le Montegrosso fait réaliser pourquoi le fameux GR 20 ne s'adresse qu'à des randonneurs chevronnés. Beaucoup se disent - et nous avec - en regardant ces reliefs : « y vais-je ou non ? ». Preuve bien géographique qu'en montagne, l'altitude relative transcende souvent l'altitude absolue, les sommets ne dépassant que d'assez peu 2000 mètres. Allons les voir de près depuis leurs villages!

Montegrosso est une commune de Haute-Corse située à 16 km de Calvi, née de la fusion de trois villages. Le territoire comprend une plaine et des reliefs qui s'élèvent jusqu'à 804 mètres,

l'altitude moyenne n'étant que d'environ 300 mètres, mais il est au pied du Monte Grosso (la grosse montagne), appelé le Géant de Balagne, qui est l'élément terminal de la barrière constituée de plusieurs sommets dépassant 2000 mètres et prolongeant le massif du Monte Cinto.

L'activité principale de la commune 426 habitants (2017) est l'agro-pastoralisme, notamment l'arboriculture de l'olivier, qui produit une huile de qualité et qui donne lieu, chaque année en juillet depuis 1989, à la « Fiera di l'alivu » (fête de l'olivier). Les oliviers sont surtout répandus sur l'étage intermédiaire du terroir, où sont les villages entre 200 et 500 mètres, constitué par une cuvette et un ensemble de collines où se maintient un élevage ovin et caprin qui accède aussi aux autres étages.

Les oliviers sont également présents dans la plaine où ils voisinent avec la vigne dont le développement est plus récent et plus dynamique ; c'est le cas du domaine viticole « Culombu » qui s'étend d'ailleurs davantage sur la commune mitoyenne de Lumio et produit un vin AOC Corse-Calvi renommé sur 64 hectares et des olives sur 12 hectares. L'étagement est complexe. Dans la plaine, la vigne est prépondérante mais cohabite avec deux autres activités. Au niveau intermédiaire, on constate la domination des oliviers, en présence de l'élevage. Celui-ci devient unique à l'étage supérieur.

Jusqu'en 1972, trois villages voisins étaient indépendants, Montemaggiore (le plus important) et Lunghignano décidèrent de fusionner et de prendre le nom de Saint-Rainier de Balagne, inspirés par l'église « San Raineru » implantée sur le territoire commun. Cette appellation n'était pas appréciée de tous, certains s'en moquant et transformant le nom du maire, Monsieur Rossi, en Monsieur Rouge ; elle créait un problème pour la fusion avec la commune voisine de Cassano.

L'inspiration est venue du « Géant de Balagne », bien qu'il soit implanté sur deux autres communes. Saint-Rainer-de-Balagne est devenu Montegrosso lors de la fusion en 1973. Le chef-lieu de la nouvelle commune est dans l'ancien Montemaggiore, le plus proche du sommet qui, s'il n'est pas le plus haut de la chaine (1937 m), apparaît comme tel parce qu'il est le plus près. Ainsi a été résolu un problème local à la satisfaction générale.



Le Monte Grosso vu de la plage de Calvi. Photo GB



Montemaggiore, chef-lieu de la commune de Montegrosso. Photo GB

De la Corse, nous faisons un grand saut pour atteindre le Nord-Ouest des Etats-Unis, où dans l'Etat de Washington, le Mont Rainier est une montagne mythique de la Chaîne des Cascades. *Michel Fourcade* est notre guide et nous donne envie de pouvoir, après la lecture de son texte, arpenter le terrain. Grimpons sur l'un des plus célèbres volcans de la « ceinture de feu » du Pacifique et apprécions aussi que ce site soit bien préservé.

Le Mont Rainier, montagne emblématique de la ville de Seattle

Le Mont Rainier ⁽¹⁾, situé au nord-ouest des Etats-Unis dans l'Etat de Washington, représente pour les populations qui vivent à proximité, notamment pour les habitants de Seattle, la plus grande ville de l'Etat (capitale Olympia), une montagne emblématique : c'est leur montagne qu'ils nomment d'ailleurs « La Montagne ».

Après avoir rappelé les caractéristiques physiques et géographiques du Mont Rainier, nous verrons, principalement à partir du témoignage de l'auteur du « Mount Rainier , the measure of a mountain » (le Mont Rainier, la mesure d'une montagne), Bruce Barcott, pourquoi le Mont Rainier est l'emblème de la ville de Seattle dont les habitants lui reconnaissent un caractère quasi-sacré « its most sacred private icon ».

Caractéristiques physiques et géographiques

Le Mont Rainier est un ancien volcan faisant partie de la chaîne des volcans des Cascades dont il est le plus grand et le plus « dangereux » (les éruptions les plus récentes ont eu lieu entre 1820 et 1854, le volcan étant surveillé en permanence).

D'une altitude de 4392 mètres, il a un niveau d'enneigement et glaciaire égal au total des niveaux des douze autres sommets de la chaîne. Il est situé au cœur d'un système de glaciers qui rayonnent en étoile autour de lui (les glaciers Carbon, Emmons, Nisqually et South Tahoma).

Sa proximité avec la façade océanique dont l'air chaud et humide en provenance de l'océan butte sur la chaîne des Cascades, est la cause des fortes précipitations (pluie, neige,) et des vents violents qu'il reçoit.

Sa position, qui domine les territoires du « Pacific North West », est à l'origine de sa notoriété : par temps clair, il est visible du Canada proche et jusqu'à l'Etat de l'Oregon au sud.

Pour assurer la protection du Mont Rainier et de son environnement, le gouvernement fédéral lui a conféré en 1899, en raison de ses caractéristiques exceptionnelles, le statut de Parc National, le cinquième des Etats-Unis à cette date.

Pourquoi le Mont Rainier est la montagne emblématique de Seattle

Le Mont Rainier, proche de Seattle (90 km), visible au-delà des limites de l'Etat, connait, avec le Parc qui l'entoure, une très forte fréquentation, à l'égal de celle des autres massifs montagneux célèbres pour leurs valeurs naturelles et esthétiques (paysages).

Ainsi, plus de deux millions de visiteurs se rendent chaque année dans le Parc National du Mont Rainier, dix mille d'entre eux essayant d'atteindre le sommet du Mont avec seulement un peu plus de la moitié qui y parviennent.

L'entrée des visiteurs dans le Parc se fait surtout par la petite ville de Paradise. Située au sud du Parc, entourée de prairies alpines, elle domine le Nisqually Glacier. Bruce Barcott regrette que là , comme dans beaucoup d'autres villes de même nature , une architecture qu'il qualifie « d'abominable » défigure en partie ce paradis, ainsi nommé par l'épouse d'un pionnier lors de sa découverte du site en 1885.

L'image du Mont Rainier fait l'objet d'une promotion commerciale intense, son nom figurant sur tous les articles proposés à l'achat des touristes et aussi sur la plaque minéralogique des voitures de l'Etat de Washington.

On peut se demander si les effets de cette fréquentation de masse du Parc National du Mont Rainier modifient la perception du Mont qu'en ont les habitants de Seattle.

Certes, en raison de sa proximité avec le Parc, Seattle contribue à l'afflux des visiteurs qui s'y rendent notamment par le développement des accès de la ville au Parc.

Pour autant, comme le montrent les témoignages recueillis auprès de ses habitants, la relation qu'ils entretiennent avec le Mont Rainier est d'une autre nature que celle des touristes de passage qui lui rendent visite. Pour eux, la présence du Mont Rainier, qui domine leur ville de loin, est permanente, Seattle vivant au rythme de ses apparitions : par beau temps, tôt le matin, on le voit au centre de la ville, au milieu des gratte-ciels et aussi à la périphérie sur les voies d'accès. Par temps de brume, on l'aperçoit par intermittence et plus nettement depuis les collines proches de la ville.

Comme l'écrit Bruce Barcott, le Mont Rainier est en permanence présent dans nos vies, il y occupe une place particulière plus grande que celle des forêts et des cours d'eau. Quand nous le regardons, nous tombons amoureux d'une montagne qui nous inspire un sentiment d'humilité et de respect, presque spirituel.

Pour ceux qui ont vécu toute leur vie dans le « North West Pacific », à Seattle, à chaque fois que le Mont Rainier leur apparaît et qu'ils le contemplent , ils déclarent « the mountain is out » (la montagne est « sortie »). Pour eux, il n'y a qu'une montagne, c'est le Mont Rainier, leur montagne emblématique.

(1) Le nom du Mont Rainier lui a été donné en 1792, par un officier de marine anglais, le commandant Georges Vancouver qui lui donna le nom d'un de ses camarades, le commandant Peter Rainier, devenu plus tard amiral. L'amiral Rainier était d'origine française, petit fils d'un réfugié huguenot, émigré en Angleterre à la révocation de l'Edit de Nantes.



Le Mont Rainier. Photo MF

De la lointaine contrée que nous a fait visiter Michel Fourcade, revenons en Europe en faisant escale en Suisse. Parmi les hautes montagnes dont les silhouettes dominent le village viticole valaisan de Chamoson.

Dans ses « élucubrations », *Daniel Masotti* nous livre une appréciation très personnelle des reliefs dominant Chamoson, en nous montrant que sa commune a une tout autre montagne emblématique que l'incomparable *Dent-de-Chamosentse*. On verra dans la dernière contribution que la commune est fière de cette autre « *Hausberg* ». Escaladons derrière notre guide le *Haut-de-Cry*.

Élucubrations hivernales

Dans le cas de Chamoson, il me semblerait que le Haut-de-Cry convienne mieux, en tant que notoriété paysagère. En effet ses dimensions dépassent largement celles de sa voisine, la Dent de Chamosentse. Altitude de 2968 m pour 2721 m, arête la plus longue 6 km Ardon-Sommet au lieu de 515 m pour la Dent.

De plus, le Haut-de-Cry offre toute une série de curiosités que l'on trouve rarement en aussi grand nombre, dans un massif montagneux.

Archéologie

Dans la zone basse de l'arête SE, au-dessus d'Ardon, à Isière, de nombreux témoignages de l'Âge du Fer à l'époque Médiévale constellent l'endroit. Les ruines du château du Crest dévoilent leurs structures à l'œil avisé. Rappelons que la garnison de ce château fut taillée en pièces en 1384 par le Comte de Savoie Amédée VII aidé par François de Pontverre qui l'attaqua par l'amont. Les gens de la forteresse de Chamoson, terrorisés par la violence du combat, se rendirent sans se défendre.

Sur Chamoson, au pied de la Routia, les témoins historiques nous font remonter plus loin dans le temps, à la fin de l'Âge du Bronze. Quelques éléments ruiniformes du château de Chamoson sont également encore visibles de nos jours.

Plus haut sur l'arête qui relie le Haut-de-Cry au Mont-à-Cavouère, une pièce de monnaie a été découverte. Il s'agit d'un moyen bronze d'Agrippa (63 – 12 av. J.-C.)

Histoire Moderne

Le Haut-de-Cry est également célèbre malheureusement par ses drames alpins.

Le 28 février 1864 le renommé guide de montagne Johan Joseph Bennen trouve la mort, emporté par une avalanche. Quelques-uns de ses compagnons de cordée subissent le même sort. L'accident a eu lieu juste sous le sommet, dans la pente septentrionale. Ce fameux guide avait réalisé la première de l'ascension du Weisshorn en août 1861 avec John Tyndall, le célèbre physicien.

En novembre 1908 la cordée Guex, Jouvenat et Müller y trouve la mort au passage de la Jacqueline qui domine le couloir qui forme l'amont du torrent de Saint André.

Depuis, la montagne continue de prélever son dû humain, du berger au pratiquant de wingsuit, en passant par les chasseurs et les randonneurs.

En 1970 est né à Sion un rassemblement d'amis qui s'adonnent aux explorations et à l'étude de cet impressionnant massif. Ils ont même construit un refuge à Vertsan vers 2000 m d'altitude. Il s'agit du Groupement Haut-de-Cry, qui existe toujours aujourd'hui.

La mine de fer des Pouays

Connue dans le monde entier grâce à la Chamosite, la Commune de Chamoson abrite depuis très longtemps une mine de fer. En effet, Gueymard, le géologue de l'Empereur Napoléon y découvrit déjà en 1813, lors de ses relevés géologiques, des scories de fonte du métal.

La première exploitation pourrait remonter aux Mérovingiens selon les études menées jusqu'à ce jour.

Le minerai de fer de cette exploitation contient de la Chamosite, terme créé par Berthier en 1820. Cette mine a vu son déclin vers la fin de la dernière guerre.

Contrairement aux dires populaires, l'extension du gisement est très étendue : on le trouve du massif de la Dent de Morcles à la région de Meiringen avec des concentrations en fer variant de 27 à 39 %.

La source thermale

Au pied de la face est du Haut-de-Cry, dans les gorges de la Liserne, une source thermale (17°c) voit le jour. Etonnamment, son débit suit le rythme des marées. Si l'on pouvait écarter les infiltrations de la Liserne, la température de l'eau de cette source pourrait-être notablement plus élevée.

Le nombre d'or

La loi de la divine proportion est observable à différents endroits du massif du Haut-de-Cry. Par exemple si l'on divise la distance séparant le sommet est et le sommet ouest de ce massif par le nombre d'or, (1.618), on découvre la situation du sommet central.

Cette loi est applicable à un très grand nombre d'objets de la nature, des étoiles aux coquillages, aux fleurs etc...

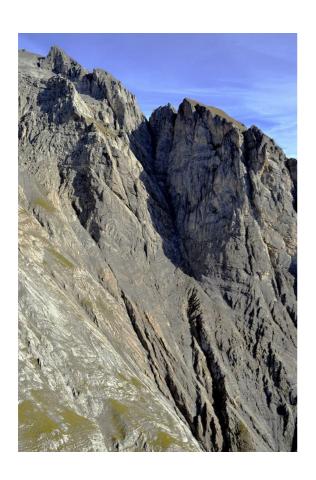
D. Masotti, Avocat de son Altesse le Haut-de-Cry



Le Haut-de-Cry. Photo HR



Le four à chaux découvert et fouillé en 1980 Photo DM





Ci-dessus : rempart avec chemin de ronde, vestige du site fortifié du Haut-de-Cry

À gauche : encoche et couloir du Tsenè, lieu de l'accident de 1908 au passage de La Jacqueline.

Photos DM

Franchissons la frontière pour revenir en France, où nous attend *Robert Moutard*. Auteur d'une thèse sur le massif des Bornes-Aravis, il nous reçoit ailleurs, à deux pas de Chambéry. Là, la terminaison septentrionale du massif de la Chartreuse apparait sous la forme d'une vertigineuse proue de navire : Le Granier, emblème des *« Abymes de Myans »*. De cette montagne dégringolent régulièrement de gigantesques éboulements, rappelant l'origine des *«* Abymes *»*, tout autant que la montagne est un milieu bien vivant et redoutable.

Colère et miséricorde divines au pied du Mont Granier

Histoire et religion

Cela se passe au milieu du XIII^e siècle. Pour mieux configurer ses propriétés, Jacques Bonivard, secrétaire du Comte de Savoie, vient d'obtenir du Pape Innocent IV l'expulsion des occupants du prieuré de Saint André, seul foyer religieux local important à l'époque. Alors qu'ils fêtent l'aboutissement de cette entreprise, ce notable et ses proches sont, durant la nuit du 24 novembre 1248, écrasés par les rochers et la boue issus de l'écroulement de la Montagne d'Apremont - comme elle s'appelait à l'époque - qui constitue l'extrémité nord-est du massif préalpin de la Chartreuse. Les chroniques d'alors attribuèrent à une punition de Dieu l'écroulement qui survint cette nuit-là. Si vengeance divine il y eût, elle avait vu large, puisqu'elle fit environ 5 000 victimes collatérales réparties sur pas moins de 5 paroisses, dont celle de Saint-André : une catastrophe au sens propre du terme. Les scientifiques actuels estiment à 500 millions de tonnes déferlant sur 32 km² la masse minérale qui ne s'arrêta que devant une chapelle abritant la statue d'une Vierge noire, à Myans. D'où la vertu miraculeuse prêtée à ce lieu, qui devint un sanctuaire marial par un accord entre le seigneur local Jacques de Montmayeur et le Pape Calixte III, deux siècles plus tard, à partir du 25 avril 1458.

D'implacables mécanismes géodynamiques

Ce dont on est sûr, c'est que les parois de la Montagne d'Apremont, qui prit le nom de Mont Granier - celui d'une des paroisses détruites - se sont écroulées suite à un phénomène gravitaire cataclysmique. Divers géologues comme M. Gidon, J. Goguel, A. Pachoud (1972), Nicoud & al. (1998), s'accordent à prêter l'origine du désastre à l'humectation extrême des strates marneuses du Berriasien et de l'Hauterivien. En effet, des pluies diluviennes sont mentionnées par les chroniques, dans les jours ayant précédé le drame. Les assises marneuses se sont dérobées sous les calcaires massifs à faciès urgonien du Barrémien-Aptien qu'elles supportaient (Cf. la carte géologique ci-dessous). Des pans entiers d'une paroi urgonienne de plusieurs centaines de mètres de commandement se sont écroulés, se fragmentant en une multitude de blocs de toutes tailles, dont certains atteignaient plusieurs centaines de tonnes. Mêlés aux boues marneuses, ils ont anéanti les villages et leurs malheureux habitants. Les survivants eurent alors quelque idée de ce que pouvait être l'Apocalypse.

L'intense fracturation par failles qui affecte le mont Granier, prédisposait ses parois à la dislocation. M. Gidon a identifié plus précisément celle qu'il conviendrait de mettre en cause: un décrochement dextre du pied de l'éperon nord-ouest du Granier. « Il s'agit d'une cassure mineure, qui n'a qu'une vingtaine de mètres de rejet vertical. Malgré cela elle a pu servir de ligne de faiblesse à partir de laquelle s'est détaché le paquet qui s'est éboulé en 1248. En effet son plan est presque tangent à la face rocheuse »

(http://www.geol-alp.com/chartreuse/6 sommets ch/granier.html, consulté le 01 05 2020).

M. Gidon complète ainsi son diagnostic : « En 1248 ce panneau rocheux a glissé vers l'est sur les dalles structurales de la base du niveau des marnes de Narbonne, faiblement pentées dans cette direction, comme tout le flanc ouest du synclinal chartreux occidental (auxquelles elles appartiennent ici). Puis il s'est disloqué et ses matériaux se sont étalés jusqu'à l'actuel village de Myans en formant les Abîmes de Myans » (id.). *Abîmes* ou *Abymes* est un toponyme désignant une étendue chaotique configurée par des buttes et des blocs.

Petite localité de 1236 habitants située à une quinzaine de kilomètres à l'est de Chambéry, Myans est devenue le plus important sanctuaire marial de Savoie. Elle le doit au miracle attribué à la présence de la statue de la Vierge Noire, censée avoir arrêté net les irruptions rocheuses de novembre 1248 dans l'avant-pays du Granier. Chaque 8 septembre, un pèlerinage marque un temps fort dans l'afflux annuel de 80'000 à 100'000 visiteurs. Dès l'entrée de l'église, ceux-ci ne peuvent manquer de remarquer, en bonne place, une fresque moderne représentant la catastrophe survenue au beau milieu du XIIIe siècle.

Les éboulis calcaires répandus en novembre 1248 ont généré de nouveaux sols propices au développement du vignoble des Abymes, couvrant près de 300 hectares, produisant environ 20 000 hl par an, assurant 20 % des livraisons des Vins de Savoie blancs. Il est répertorié en AOC depuis 1973, et AOP à l'échelle européenne. Il s'étend sur les communes d'Apremont, Chapareillan, Myans et les Marches. On peut voir là, en quelque sorte, une consolation posthume pour les victimes de cette catastrophe qui a marqué l'histoire de toute la Savoie.

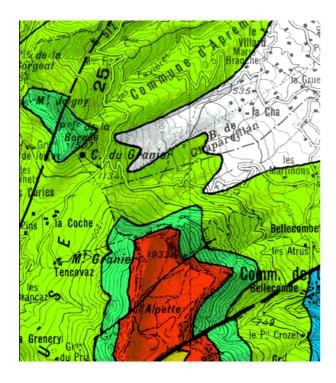
Aujourd'hui encore, le Granier reste très menaçant. En témoignent des écroulements, certes moins dévastateurs que celui survenu au milieu du XIII^e siècle puisqu'ils n'ont pas causé mort d'homme et n'ont détruit aucune habitation. Mais ils s'avèrent récurrents. Ainsi, le 9 janvier 2016, 60 000 m³ de rochers se sont répandus au pied du pilier occidental jusqu'à 300 mètres des premières habitations. Plusieurs récidives se sont produites : dans la nuit du 29 au 30 avril 2016, puis au cours de celles des 5 au 6 mai et encore le 7 mai 2016, mobilisant 50 000 m³ de masses rocheuses lors de ce dernier épisode. Cette fois, le secteur concerné était celui du pilier est.

Devant la persistance du danger, divers organismes géotechniques, ainsi que des chercheurs de l'Université Savoie-Mont-Blanc surveillent de près le Granier. À cette fin, ils ont équipé ses parois d'extensomètres permettant de mesurer l'évolution des fissures de la roche, aux points repérés comme étant les départs potentiels de nouveaux écroulements.

Par ses altitudes, par les commandements de ses versant et leurs pentes, par ses climats, la montagne amplifie le meilleur comme le pire : la splendeur des paysages, comme les forces destructrices qui dorment sur ses crêtes et ses flancs, mais peuvent se déchaîner sans préavis. L'Histoire a prouvé à bien des reprises combien était risqué le pari que des populations engagent en s'accommodant trop sereinement de ce dangereux voisinage.



La paroi nord-est du Granier



Source de la photographie, de la carte géologique et de sa légende : www.geol-alp.com

Section Chartreuse, pages Granier



Bibliographie:

BRAVARD Y., 1983, Les catastrophes en Savoie, Trésors de Savoie.

GIDON M. http://www.geol-alp.com/chartreuse/6_sommets_ch/granier.html consulté le 12/04/2020.

GOGUEL J. et PACHOUD A. (1972). – Géologie et dynamique de l'écroulement du Mont Granier dans le massif de Chartreuse. Bulletin BRG (2° série), section III n°1, pp. 29-38.

NICOUD J.

https://www.institut-numerique.org/3-le-glissement-du-granier-de-1248-conditions-51b897ddaafcd

C'est à nouveau par les Alpes valaisannes que se poursuit ce parcours un peu hétéroclite, volontairement désordonné, mais avec le dénominateur commun de la synergie entre une concentration d'hommes et une montagne. Nous préférons en détailler un exemple, sans doute pas très connu. C'est pourquoi *Henri Rougier* nous fait visiter Chamoson au pied de sa « Dent », au cœur du Valais, en Suisse. Votre serviteur a souhaité vous faire revenir en sa commune bourgeoisiale, surtout pour vous montrer la *« Dent-de-Chamosentse »*, montagne emblématique reconnue au-dessus de la deuxième commune viticole de Suisse, sur le plus grand cône alluvial du pays.

Les Alpes « terre de grandeur, terre de labeur » sont un foyer de civilisation en Europe. Leurs sommets ont longtemps été perçus comme des monts « affreux » ou « terribles ». Heureusement Jean-Jacques Rousseau est arrivé, et avec lui la « Nouvelle-Héloïse ». Par ses écrits, il initie la volte-face qui va donner aux sommets le qualificatif de « monts sublimes ». Nous ne nous attarderons pas sur la démonstration, vu que nous sommes l'auteur d'un bon nombre de livres sur le sujet.

La Dent de Chamosentse

Plus ou moins solitaire, la « Dent » s'impose dans le paysage, tout en n'en étant pas le plus haut sommet. Mais elle est indissociable de la commune sur le territoire de laquelle elle se situe. Pourtant, Chamoson dispose de deux autres célébrités : elle est la deuxième commune viticole de Suisse, derrière Satigny (canton de Genève) ; elle doit cela à une autre réputation, celle d'être établie sur le plus vaste cône alluvial de la Confédération (partagé avec ses voisines, Ardon et Leytron). Vue de l'autoroute A9, c'est une « mer de vignes » qui saute en premier aux yeux. Montant graduellement jusqu'au village, c'est en été une onde verte, en automne un pastel de toutes les couleurs dorées qu'on peut imaginer. Ces vignes et le travail des hommes qui les chouchoutent ont fait naître ici un « royaume », celui du Johannisberg. Aucune autre commune ne possède autant de propriétaires-encaveurs et de caves ou carnotzets, où le visiteur peut faire son choix. Le sentier « du cep à la cime », entre Saint-Pierre-de-Clages et Chamoson,

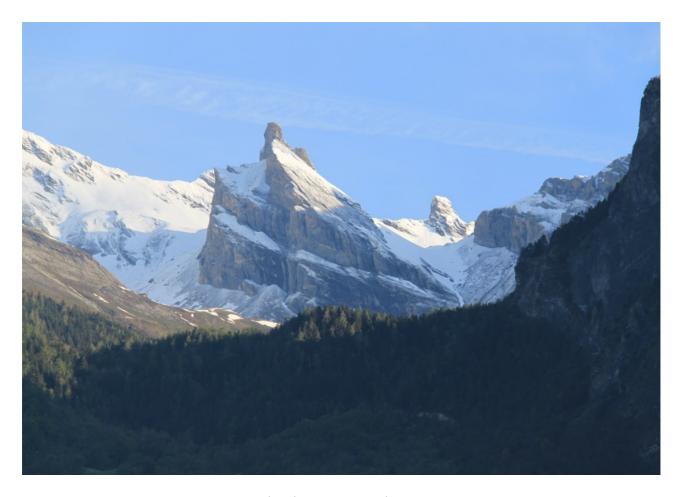
permet d'apprécier la pente - non négligeable - du cône et de parcourir les parcelles, que des panneaux explicatifs font découvrir dans les moindres détails.

Cependant, le territoire communal ne s'arrête pas là où le vignoble cède la place à la forêt, successivement dans l'étage « montagnard » puis « subalpin ». Plus haut, commence l'étage « alpin », qui ne consiste plus qu'en une pelouse, support des alpages durant l'été. Au-dessus se dresse fièrement la « Dent-de-Chamosentse » authentique « Hausberg » de Chamoson.

2721 mètres au sommet ... partout ailleurs il y a plus haut et mieux. Mais ici le sentiment d'appartenance joue à plein. Parfois avec un rien d'exagération : le « Bourgeois d'Honneur », auteur de ces lignes, dont on connaît l'attachement à Zermatt et au Cervin, n'en a pas cru ses yeux (plutôt ses oreilles) lorsqu'il entendit ces mots d'une vieille habitante du village : « Arrête avec ton Cervin, notre Dent vaut bien mieux ! ». Comme quoi, tout réside dans la perception et l'habitude. On est heureux avec ce que l'on a, d'autant qu'on ne va pas voir ailleurs.

Toujours est-il que la Dent-de-Chamosentse a donné matière à créer un sentier de découverte géographique qui en fait le tour à partir de l'alpage de Chamosentse. Cet itinéraire, calculé par l'Association « Géoterrain » et matérialisé in situ grâce aux travaux financés par la commune, est d'autant plus apprécié, qu'on le parcourt en ayant avec soi le petit livre « Les Hauts de Chamoson ».

Toutefois, tout le monde ne partage pas le même avis : en contrepoint, toujours sur le territoire chamosard, Daniel Masotti, avocat du Haut-de-Cry, nous a expliqué précédemment que, dans le cirque de parois dominant le village, un autre relief mérite attention.



La Dent de Chamosentse. Photo HR

Grâce à *André-Louis Sanguin*, nous renouons avec les déplacements lointains, car nous allons successivement partir pour Montréal puis retraverser la « *mare aux harengs* », comme les Québécois désignent l'Atlantique nord, dans le but de nous trouver au pied du Canigou, véritable sémaphore des Pyrénées orientales, puis de contempler le *Pic Saint-Loup*, si bien décrit dans les ouvrages de Paul Marres, « montagne » de plusieurs villages des parages de Montpellier. On verra qu'à chaque fois, le lien est bien fort entre ville et village.

Une sélection de quatre binômes "ville-montagne"

Il existe des villes, relativement éloignées d'une montagne ou d'un sommet, qui entretiennent pourtant avec ce grand relief une relation quasi fusionnelle. Deux binômes illustrent ce constat en région Occitanie : Montpellier et le Pic Saint-Loup, Perpignan et le Canigou.

Même s'il est localisé à 20 km au Nord de Montpellier, le Pic Saint-Loup domine de sa masse physique et visuelle toute l'agglomération montpelliéraine. Cette crête (altitude 658 mètres), dressée vers le ciel, est visible depuis le littoral. Elle est le repère naturel signalant l'approche de Montpellier. En effet, le regard des automobilistes empruntant l'autoroute A9 dans les deux sens, est immanquablement attiré par cette masse imposante qui domine la plaine. Dans l'intérieur des terres, le Pic Saint-Loup apparaît comme le poste avancé des Cévennes, visibles à l'arrière-plan, même s'il en n'a pas la composition géologique. Pour les Montpelliérains, le Pic Saint-Loup donne une profondeur territoriale à leur espace perçu. Il contrebalance la platitude du littoral. Il est leur conservatoire d'une nature méditerranéenne préservée car il est constitué d'une végétation sauvage. Il est un appel vers l'intérieur continental, vers le Nord et le Massif Central.

La montagne sacrée des Catalans, le géant du Roussillon, tels sont les surnoms attribués au Pic du Canigou (2785 m.). Bien que logée au cœur de la plaine du Roussillon, Perpignan est reliée à ce pic et à ce massif. Le Canigou représente une sorte de vigie des Pyrénées et il confère à cette ville une dimension et une notoriété supplémentaires. À hauteur de Béziers et Narbonne, il est déjà visible, notamment par les automobilistes transitant par l'autoroute A9 en direction de l'Espagne. Il s'inscrit très fortement dans le paysage et c'est pourquoi il a tant de place dans la perception des Perpignanais. Certes, Perpignan participe pleinement du milieu méditerranéen mais le Canigou apporte à la ville un certain rôle de porte des Pyrénées. Couvert de neige ou entouré de nuages, le Canigou rattache Perpignan aux variations météorologiques du Roussillon et de l'arrière-pays montagnard. Il agit comme une sorte d'ombre tutélaire sur la ville. Il en fait aussi l'originalité du décor local. Il est la toile de fond qui donne à Perpignan une profondeur géographique. Dans l'espace vécu des habitants, le Canigou rééquilibre cette cité qui n'est pas orientée uniquement vers la Méditerranée.



Le Canigou. Source : www.les-pyrenees-orientales.com

Il est des villes qui entourent physiquement la montagne, le mont ou le sommet. C'est le cas de Sète par rapport au Mont Saint-clair (275 mètres d'altitude). Il fait corps avec la ville et luimême est en bonne partie urbanisé puisqu'il est piqueté d'un semis de pavillons et de villas, réparti en tissu lâche et en ordre dispersé. Le Mont Saint-Clair est une ancienne île qui a été reliée à la terre ferme dans des temps anciens par un processus original d'alluvionnement et de colmatage. Ce processus a donné naissance à un paysage formé d'un cordon littoral (lido) et de lagunes (localement dénommées étangs). C'est pour cela que l'écrivain et académicien Paul Valéry (né à Sète) a donné au Mont Saint-Clair un titre évocateur : l'île singulière. On dit du mont qu'il a des allures de baleine géante. Le chenal naturel reliant la mer à la lagune passe à ses pieds. Il a été transformé par l'homme avec des quais. On l'appelle le Canal Royal. Il est bordé des deux côtés par des immeubles jointifs aux façades très colorées. Cela confère à la basse ville un paysage particulier qui en fait tout l'attrait touristique car il est dominé par le Mont Saint-Clair. Le Canal Royal est la porte d'entrée de l'Etang de Thau, la plus grande lagune de France. Située sur un emplacement unique entre mer et lagune, Sète est surnommée la Venise du Languedoc à cause d'un réseau de canaux qui s'insèrent dans l'espace urbain. C'est depuis Mont Saint-Clair que ce mariage entre la ville et l'eau se saisit le mieux. De son sommet, le panorama s'étend des Alpilles aux Pyrénées. Sans le Mont Saint-Clair, Sète serait une ville plate comme bien d'autres de ses consœurs sur les rivages de la Méditerranée. Or, c'est cette personnalité paysagère, faite du mariage entre un mont et une ville que les touristes viennent rechercher. Deux personnalités ont voulu choisir leur dernière demeure aux pieds du Mont Saint-Clair: Paul Valéry dans le cimetière marin et Georges Brassens au cimetière Le Py.

Au Québec, on ne peut parler de Montréal sans évoquer le Mont Royal. Malgré ses 234 mètres d'altitude, les Montréalais le surnomment la Montagne. Couvrant 10 km², ce relief d'origine magmatique a été buriné par la glaciation quaternaire. Cela lui confère une allure d'immense grosse bosse trapue dans un paysage urbain uniformément plat. Il domine et dépasse la hauteur des gratte-ciels du centre-ville. Ce centre est situé sur une terrasse fluviale entre le versant oriental du Mont Royal et le fleuve Saint-Laurent. Comme toutes les villes nord-américaines, Montréal subit le géométrisme du plan en damier. Dans ce système, les rues sont d'orientation ouest-est et les boulevards d'orientation nord-sud. Du coup, dans les rues du centre-ville, le Mont Royal n'échappe pas au regard du passant. Pour l'essentiel, le Mont Royal est occupé par un parc qui en fait le poumon vert de la métropole et un lieu d'attraction touristique (entre autres, le panorama sur le centre-ville). Le flanc ouest du Mont Royal abrite le plus grand cimetière du Canada qui est, en réalité, un gigantesque espace vert agrémenté de tombes. Au

pied de ce flanc, l'Université de Montréal étend son campus. Aujourd'hui les principaux quartiers de Montréal entourent et encerclent le Mont Royal. Peu importe la distance par rapport à la Montagne, l'espace urbain de la métropole est physiquement arrimé au Mont Royal. Non seulement le Mont Royal donne toute son originalité à la ville mais, de plus, il en fait un symbole identitaire. Sans lui, Montréal ressemblerait à la majorité des grandes villes nord-américaines. Elles ont un relief plat, tout comme leur horizon urbain, à l'exemption de la concentration des gratte-ciels qui signalent le centre historique et le quartier des affaires et de la finance. C'est du belvédère du Mont Royal que les touristes saisissent toute la particularité de Montréal entre son île et son fleuve mais c'est aussi au Mont Royal que les Montréalais viennent se détendre, se ressourcer et communier avec une nature préservée pourtant toute proche des gratte-ciels et de l'intense activité urbaine.



Le Mont Royal. Source : wikipedia.org

Après un nouveau survol transatlantique, revenons en France, en Provence, après avoir franchi le Rhône, qui demeure souvent, dans l'esprit des habitants de ses rives, une frontière : Tarascon et Beaucaire se font face et rivalisent avec leurs châteaux, mais de chaque côté, la ville d'enface est appelée « *là-bas* » ce qui en dit long.

Allons à Fréjus pour lire ce que *Michel Sannajust* nous enseigne sur le thème de la montagne au service de la ville. Fréjus, cité romaine remarquable, ne serait peut-être rien, s'il n'y avait la proximité de l'Estérel et de ses contreforts. Les Romains y trouvèrent des sources pérennes, captèrent leurs eaux pour les acheminer vers la cité grâce à un aqueduc, dont les vestiges sont très bien conservés. Ainsi, nous percevons parfaitement combien l'eau, c'est la vie.

Souvent, la montagne a été au service des hommes, a permis leur implantation en leur fournissant tout simplement de l'eau, que les basses altitudes ne possédaient pas ou trop peu. On pense aussitôt aux pays méditerranéens avec leur savant système d'irrigation ; mais les Haounzas du Karakorum ont fait quasiment de même, les Valaisans avec leurs « bisses » aussi.

Ces techniques de captage de l'eau, de son transport et de sa répartition en plaine remontent très loin. Nous nous arrêterons à l'époque romaine. Les Romains ont créé des aménagements très sophistiqués, tel celui de Barbegal, dans le Marais des Baux au Sud des Alpilles. Ayant observé que l'eau calcaire des ubacs était plus pure et plus fraîche que celle des adrets, ils sont allés la quérir à Saint-Rémy-de-Provence, en fait à Glanum et ont de la sorte initié un premier équipement de belle ampleur pour alimenter entre autres Arles.

C'est à Fréjus que *Michel Sannajust* nous guide pour décrire le système d'approvisionnement et le remarquable aqueduc, encore bien conservé de nos jours. Voici la montagne au service de la ville.

L'aqueduc romain de Fréjus. De la montagne à la ville.

La région de Fréjus est déjà bien peuplée par les Celtes et les Ligures (depuis plus de 150 ans) lorsque Rome décide de fonder Forum Julii en 49 avant JC.

C'est une ville très bien structurée à la recherche d'une grande quantité d'eau potable.

Il existe des nappes phréatiques importantes dans toute la région mais insuffisantes vu l'afflux de population suite à la réalisation d'un port important à vocation militaire. Aussi décide-t-on la construction d'un aqueduc entre les montagnes du nord et Fréjus.

Après des reconnaissances minutieuses à la recherche d'une source à débit régulier et abondant, sûrement guidées par les autochtones, la source de la Siagnole, dite du Neissoun a été retenue. Cette source située à 30 km à vol d'oiseau de Fréjus présentait toutes les caractéristiques recherchées : pureté et bon débit en toutes saisons. L'eau jaillissait à 516 m d'altitude.

La source vauclusienne était alimentée (comme de nos jours) par un réseau karstique dépendant d'un bassin de captage de 100 km² parmi lequel on peut citer les montagnes de Lachens (1715 m) et du Malay, ainsi que le plateau de Canjuers.

Ce réseau est réparti au sein de roches calcaires surtout d'âge Jurassique.

L'eau était acheminée à Fréjus par un aqueduc de 40 km.

Cet ouvrage d'art montre encore des vestiges remarquables. Les ingénieurs romains ont réalisé une canalisation toujours couverte franchissant les collines par tunnels et les vallées par des arches plus ou moins complexes jusqu'au réservoir collecteur principal à l'entrée de la ville de Fréjus à 35 m d'altitude.

À partir de cette grande citerne un réseau de canalisations, principalement en plomb, alimentait de nombreuses fontaines publiques et celles de quelques riches privilégiés.

Ainsi, quelques montagnes du Haut-Var ont-elles contribué à assurer la vie et le confort des habitants des villes et des villages jusqu'à la côte méditerranéenne depuis des temps anciens jusqu'à nos jours. La source du Neissoun apporte encore sa part d'eau potable aux villes de Fréjus et de Saint-Raphaël.







Ci-dessus : trois vues des vestiges de l'aqueduc de Fréjus. Photos MS

Quelles conclusions est-il possible de tirer?

Isolées, apparemment désertes, inondées de soleil ou auréolées de nuages, les montagnes, les collines, les buttes apparaissent à ceux qui les contemplent comme un symbole d'éternité. Elles font partie d'un quotidien immuable, mais cependant toujours changeant, car le paysage d'hier n'est pas celui d'aujourd'hui, ni de demain.

Au pied des reliefs, les concentrations humaines sont en perpétuelle mutation : les villes s'agrandissent, les villages vivent au rythme de la rurbanisation.

Au-dessus, montagnes et collines donnent l'impression d'être toujours identiques. Elles apportent un complément bienvenu à l'ensemble micro-régional. Parallèlement, elles constituent un « ailleurs », sans doute mental, mais pas que : tel massif remplit la fonction d'indicateur météorologique. Mais cet « ailleurs » correspond également à un sens pratique, dans la mesure où il est synonyme d'évasion dominicale ou de séjour de vacances : « allons promener dans la colline », « grimpons sur ce sommet ».

Les reliefs dominant les cités sont un apport bien plus substantiel qu'on ne pense.

On pourra, certes, vous dire qu'on « ne regarde plus la montagne », tellement on la connaît. On ne pense peut-être plus à elle, mais elle est là. Vous poursuit-elle ? Ça peut arriver, comme l'illustre cet exemple.

Une journaliste, responsable de la rubrique « tourisme et loisirs » d'un grand quotidien national français, me raconta un jour qu'elle n'aimait pas Zermatt. Cela peut être tout à fait plausible. Ma question fut évidemment « pourquoi ? ». Sa réponse surgit aussitôt : « parce que, là-haut, il y a le Cervin ». « Que vous a-t-il fait ? » lui répondis-je : « il m'obsède parce que lorsque je descends la rue vers la gare, il est là derrière moi, il me regarde, il me suit comme un intrus ». Cette conversation, ici très brièvement résumée, montre parfaitement que chacun a de la montagne ou de la colline sa propre perception. Le tout est quand même de l'expliquer.

Montagnes et collines s'apparentent aussi à un souvenir marquant : qui a vu Rio pense longtemps après au Corcovado, tout comme les visiteurs de la Sicile n'oublient pas l'Etna, surtout s'ils l'ont vu en éruption. Mais les villes aussi, au pied des monts, inspirent un souvenir par rapport à eux. Bien sûr, c'est Chamonix, c'est Interlaken au pied de la Jungfrau ; ce peut être aussi Turin dominée par Superga, Sofia au pied du Mont Vitosa. Et, paradoxe, même dans les villes sans montagne ou colline, les rues rappellent que celles-ci existent : à Berlin, à deux pas du Schlachtensee, ne trouve-t-on pas la Mattrerhornstrasse ?

En définitive, les habitants sont attachés au relief en bas duquel ils vivent. Ce binôme a l'allure d'un couple, uni pour le meilleur autant que pour le pire. Ce dernier, c'est lorsque sur la montagne, les éléments se déchaînent (avalanches, laves torrentielles, éruptions volcaniques), créant les ravages liés à l'érosion.

Montagne et ville sont sous une surveillance constante et se retrouvent toujours pour associer patrimoine naturel et patrimoine culturel.

Henri Rougier